



## LE R. P. ROT

---

Un jour, dans les dernières années du xvii<sup>e</sup> siècle, un cri de douleur retentit dans toute la Cornouaille : *Marv eo an Tad mad !* Le bon Père est mort !

Cette plainte que provoquait la mort d'un saint missionnaire, on pourrait aujourd'hui à juste titre la répéter dans tout le pays de Bretagne. Celui qu'on appela souvent le *second Père Maunoir*, est mort dans sa retraite de Quimper, la veille de l'Assomption, en sa 91<sup>e</sup> année.

Cette mort laisse un grand vide dans la Compagnie de Jésus, et sera vivement sentie dans tous nos diocèses bretons, en particulier dans celui de Saint-Brieuc auquel ce saint religieux appartenait par sa naissance et où il a dépensé une grande partie de son zèle.

Le R. Père Rot était né dans la trêve de saint Lubin, en la grande paroisse de Kergrist-Moëllou, d'une famille de cultivateurs des plus considérés dans la contrée. Cette famille avait déjà fourni à l'Eglise plusieurs prêtres dont la mémoire est restée en vénération. Nous nous contenterons de nommer M. François Rot, curé-doyen de Rostrenen, et son frère, Joseph Rot, directeur au Grand Séminaire et professeur de théologie, dont l'enseignement était très apprécié de ses élèves. Mgr Le Mée l'avait nommé chanoine honoraire.

Le neveu se montra digne de ses oncles. Il fit avec succès son cours d'humanités dans ce pauvre séminaire de Plouguernevel, qui fut aussi pour nous le berceau de nos études.

Hélas ! cette chère maison, dont il avait salué la restauration, il a eu la douleur d'en voir une seconde fois la destruction : tout y est fermé, abandonné, et en attendant que ces magnifiques bâtiments ne tombent d'eux-mêmes, il y règne déjà un silence de mort et l'on n'y voit plus que la statue du fondateur debout dans cet enclos désert et rappelant Jérémie pleurant sur les ruines de Jérusalem.

C'est dans cette maison, pour nous si pleine de souvenirs, que le Père Rot, encore enfant, fut placé par ses parents pour y faire ce que l'on appelait alors *ses classes de latin*. Il en parcourut le cercle avec succès et rapidité ; on le vit même quelquefois faire deux classes en une année. Il fut surtout un écolier vertueux, modèle de ses camarades par une précoce maturité et une grande piété. Il arriva ainsi à la fin de sa rhétorique, et en l'année 1836 il dit adieu à ses premiers maîtres, en emportant toute leur affection avec leurs meilleures espérances sur son avenir.

C'est là un moment critique dans la vie d'un jeune homme ; à leur sortie du collège, plusieurs s'arrêtent indécis, ne sachant quelle voie prendre parmi celles qui s'ouvrent devant eux. Le jeune Rot n'éprouva pas cet embarras, il n'avait étudié qu'en vue du sacerdoce ; devenir prêtre était son seul désir, son unique aspiration. Du petit au grand séminaire la transition fut donc facile pour lui, on peut même dire que ses nouveaux maîtres trouvèrent en lui un séminariste tout fait. Ils furent frappés de sa piété, de sa régularité, et discernèrent bien vite en lui un esprit sérieux qui promettait un prêtre de valeur. Il reçut les saints ordres des mains de Mgr Le Mée, évêque de Saint-Brieuc. Mais M. Ropers, supérieur du petit séminaire de Plouguernevel, qui l'avait connu et apprécié dès le collège, n'avait pas attendu son ordination pour l'appeler comme professeur dans sa maison. C'est là surtout que nous l'avons vu de près, et nous pouvons attester que nous avons connu peu de maîtres comprenant mieux l'importante mission d'un professeur.

Il n'en était pas un autre qui exerçât une pareille influence sur les élèves, tous avaient hâte d'être de sa classe, et il avait le secret d'inspirer l'amour de l'étude aux plus rebelles. Il donnait aussi un soin tout particulier à la direction spiri-

tuelle, s'intéressant surtout à ceux de nous qui donnaient des marques de vocation ecclésiastique. Il discernait même les jeunes âmes que le divin Maître semblait appeler à la meilleure part. Dans ses causeries intimes, il voyageait souvent aux pays de missions, et nous en connaissons plusieurs qui n'ont pas su résister à l'influence de ces entretiens vraiment séducteurs.

Personne ne fut donc étonné quand, à la fin de l'année scolaire 1847, on apprit que le jeune abbé Rot quittait sa classe de 4<sup>e</sup> pour entrer dans la Compagnie de Jésus. Autant que mes souvenirs, qui remontent ici à près d'un demi-siècle, sont fidèles, le novice inaugura son *curriculum vitæ* en passant par les maisons de Vannes, de Bruguette, de Laval, d'autres peut-être, où on l'appliqua quelque temps à l'étude de la théologie, puis on l'appela à Quimper où l'on reconnut tout de suite en lui l'homme que suscitait la Providence pour reprendre une œuvre de zèle tombée en désuétude dans notre pays.

Au xvii<sup>e</sup> siècle, des hommes avaient paru qui avaient rappelé les travaux apostoliques de nos vieux saints. Des contrées entières où régnaient l'ignorance religieuse, la superstition et la dépravation des mœurs, avaient été évangélisées, retirées pour ainsi dire de la barbarie et amenées à la pratique des devoirs du chrétien.

Mais l'œuvre des Le Nobletz, des Maunoir, des Picot, n'avait pas été continuée ; depuis la révolution surtout elle était généralement abandonnée. A peine, dans quelques rares paroisses, rencontrait-on dans un carrefour un calvaire à demi brisé, indiquant qu'à une époque déjà reculée une mission avait été donnée à cette paroisse. Partout ailleurs c'était chose inconnue, et nulle part cette faveur n'avait été renouvelée.

Honneur donc aux Jésuites bretons qui virent là une lacune, et surent reconnaître toutes les aptitudes d'un missionnaire dans le jeune confrère que la Providence leur avait envoyé.

Tout de suite ils le lancèrent : le Père Rot ouvrit ainsi la campagne, et dès lors on vit ces dignes fils de S. Ignace parcourant nos chemins ; comme les disciples de l'Évangile,

ils allaient deux à deux le plus souvent à pied, et portant eux-mêmes leur léger bagage. Ils arrivaient dès le samedi, souvent de nuit, dans un presbytère de campagne, prenaient possession de la plus modeste cellule de la maison, et dès le dimanche matin ils étaient à la besogne. Aussitôt toute la paroisse était sur pied. Les hommes, les femmes, les jeunes, les vieux, accouraient des villages les plus reculés, chacun apportait ses petites provisions pour la journée, un morceau de pain, quelques galettes de blé noir, et jusqu'au soir personne ne s'éloignait. Mais au premier son de cloche, toute cette foule s'ébranlait, l'église se remplissait, les chants commençaient et le missionnaire montait en chaire. Avec quelle attention on l'écoutait, nous l'avons pu constater bien des fois ; avec quel empressement on assiégeait ensuite les confessionnaux, avec quel recueillement on s'attardait autour du saint autel pour satisfaire sa dévotion, nous l'avons vu aussi ; et quand nous pensons qu'un prêtre retenait ainsi toute une population comme enchaînée autour de sa chaire, l'arrachant pendant quinze jours à tous ses travaux, pour ne l'occuper que de l'affaire de son salut ; quand nous pensons surtout que ce ministère vraiment apostolique, dont la durée a dépassé de beaucoup les années du P. Maunoir, s'est exercé dans les diocèses de Quimper et de Léon, de Tréguier, de Vannes, de Cornouaille, en un mot dans la Bretagne tout entière, et s'est prolongé pendant un demi siècle et au-delà, nous reconnaissons que le Père Rot, dont la vie vient de s'éteindre, a bien mérité le titre de second Père Maunoir que la voix populaire lui a déjà décerné.

C'est lui, en effet, qui a fait reflourir l'œuvre de son saint prédécesseur, qui l'a réglementée et organisée dans la forme que respectent aujourd'hui tous ceux qui se livrent à cet important ministère ; et, grâce à lui, il n'est plus une paroisse bretonne qui, dans ces dernières années, n'ait eu sa mission ; plusieurs même ont réclamé deux et trois fois le retour d'un pareil bienfait.

Et qui dira les fruits de cette parole apostolique ? Que d'âmes elle a éclairées, consolées, converties ! Que de paroisses où régnaient l'indifférence religieuse se sont renouvelées sous son souffle ! Quand vous passerez dans quel-

qu'une de ces paroisses privilégiées et que vous y verrez les offices du dimanche exactement suivis, les sacrements fréquentés, les chants de l'Eglise devenus chers à la jeunesse, des associations pieuses réunissant l'élite des paroissiens, la communion réparatrice en honneur, dites d'avance sans crainte de vous tromper : Le Père Rot a passé par là : c'est le fruit d'une mission.

Et ce succès, remarquons-le, il ne le devait à aucune attraction extérieure, à aucune mise en scène : il se contentait le plus souvent d'expliquer les commandements de Dieu, et il le faisait simplement, mais d'une façon saisissante, pittoresque et originale, et toujours intéressante au plus haut degré. Il avait sa manière et son style à lui, une langue s'accommodant à tous les dialectes bretons, des images, des comparaisons, heureusement choisies comme celles du divin Maître dans les travaux des champs et les habitudes du peuple, et tout cela assaisonné de ces traits piquants qui réveillent l'auditeur et gravent la vérité dans son esprit.

Il n'est pas besoin de dire que le Père Rot tira un grand profit de nos vieux cantiques bretons qu'il a rajeunis et vulgarisés comme le Bienheureux Grignon de Montfort l'avait fait pour les siens. *Mission hep can*, disait-il quelquefois ; *mission maro*, mission sans chant, mission morte.

Mais aussi quoi de plus beau, de plus émouvant, de plus enlevant que d'entendre une masse compacte de bons paysans réunis le soir devant le Saint-Sacrement ou l'image de la Sainte Vierge, et chantant à pleine poitrine : *Ni ho Salud, Rouanez an Ele*, ou bien *Jezuz pegen braz e*. Pour moi, j'avoue que la plus belle musique me laisserait froid à côté de celle-là.

Cependant ne cherchons pas la raison du succès de notre missionnaire ailleurs que dans le zèle qui l'anima toujours. Le P. Rot était un véritable apôtre, un religieux d'une vertu solide et de doctrine sûre, vrai fils de saint Ignace, qui avait pris pour devise celle de son bienheureux Père : *ad maiorem Dei gloriam !* et qui ne cherchait comme lui que des âmes à sauver. Jésuite dans l'âme, il ne voyait rien au-dessus de sa Compagnie. Il l'aimait comme un fils aime sa mère : il en avait l'esprit et le tempérament. Il aimait aussi les dévo-

tions qu'elle aime, ces grandes et belles dévotions au Saint-Sacrement et au Sacré-Cœur, à la sainte Vierge et à saint Joseph ; j'ajouterai la dévotion au Pape ; il eut toujours le *sentire cum Ecclesia* qui fut aussi de tout temps la gloire et la caractéristique de la Compagnie de Jésus.

Devenu Jésuite, le P. Rot n'en resta pas moins toujours breton, on peut même dire qu'il y avait en lui un Breton de toutes pièces ; et de quel amour il l'aimait, sa chère Bretagne ! comme il tenait à la conservation de sa langue, à ses mœurs antiques, à ses traditions chrétiennes ! mais aussi, comme il était humilié des vices qui la déshonorent encore, et avec quelle ardeur il eût désiré la corriger, la convertir et la présenter sans taches aux regards de l'étranger !

Le P. Rot était ainsi depuis près de 60 ans sur la brèche, défrichant infatigablement le sol de la Bretagne, et Dieu seul sait le bien qu'il y a fait durant cette longue carrière ; aussi le missionnaire breton jouissait-il de la considération générale et de la plus grande popularité. Non seulement il était estimé de tous, il comptait aussi de nombreux amis, et il le méritait bien. Ses frères en religion, comme tous ceux qu'il admit dans son intimité, seront unanimes à reconnaître que sous un extérieur réservé, le P. Rot cachait un cœur extrêmement sensible, avec un dévouement sans bornes, une fidélité inlassable dans l'amitié et des délicatesses que l'on rencontre rarement.

Cependant les années s'étaient accumulées sur la tête du P. Rot. Longtemps il avait bravé la mort avec la résistance du chêne de nos montagnes ; il était même de ceux que l'Ecriture appelle les *potentats de la vie*, *In potentatibus octoginta anni* ; mais hélas ! il reconnaissait enfin qu'au-delà de cette limite, il n'y a pour tout enfant d'Adam que fatigue et douleur. Souffrant des infirmités de l'âge, il souffrait plus encore des maux de l'Eglise, de la persécution religieuse qui lui avait fait sentir les amertumes d'une double expulsion et l'avait réduit à accepter un toit que lui offrait la charité. Il supportait cependant ces tristesses, mais il lui en coûtait de ne pouvoir plus monter au saint autel. Il se contentait donc d'élever son regard et son cœur vers l'autel du ciel, disant comme le psalmiste : *Quando veniam et apparebo*

*ante faciem Domini !* Quand irai-je et verrai-je la face de mon Dieu !

Enfin l'heure de la délivrance arriva. Voyant approcher la solennité de l'Assomption, il éprouva, comme un jeune saint de sa Compagnie, le vif désir d'aller chanter le *Gaudeamus* parmi les chœurs des anges. Son vœu fut accompli. En la vigile de l'Assomption, après avoir fait une dernière communion en parfaite connaissance, il partit pour le ciel, appuyé, on peut le dire, sur le bras de son bon Maître, qui l'introduisit lui-même dans le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix.

Que là il se souvienne de ceux qui l'ont aimé et qui l'aimeront toujours !

A. C.

